

22 fois la merveille

Fabrice Melquiot

Il y a les enfants ; cette communauté ébaubie d'éternels bannis. Il y a l'enfance : ritournelle ou ressac. Il y a l'enfantin : à la fois spectre et promesse.

Les enfants ne sont pas de petits adultes et je ne suis un grand enfant que dans la convalescence ou dans la création. Malade comme inspiré, je renoue avec cette lumière crue des premières années, cette disposition pour l'instant présent, cette solitude adorable, cette souplesse sentimentale qui tanne le cœur.

Adulte ; *ad ultima. Celui qui est au bout du chemin.*

Ce que j'ai de commun avec les enfants, moi qui suis au bout du chemin, c'est encore l'enfance, avec sa varicelle et ses dessins, ses rages de dents et ses jeux de rôles.

L'enfance, cercueil sur l'eau, passé mort, don universel et transtemporel ; elle trouve dans l'enfantin un avenir, au bout du chemin comme à son commencement.

L'enfantin surgit ; il dérègle une sensation, excite un doute, agit sur la pupille ; il encourage une crise d'allégresse ou d'inquiétude, il alimente une peur, lancinante ou passagère, il éperonne nos attentes, inestimables. Oui, j'attends encore, comme l'enfant à sa fenêtre guette le retour du soleil pour quitter sa chambre.

Jean-Luc Godard : - *Et un enfant, à quoi ça peut servir ?*

Marguerite Duras : - *Un enfant, c'est la folie. Jusqu'à cinq ans, c'est des fous, les gosses. C'est des fous. C'est la merveille. La merveille de la terre. Après, c'est fini. À cinq, six ans, c'est fini.*

Je ne parle pas des enfants de *Sa majesté des mouches*, qui ne sont plus tout à fait des enfants ; tous marqués, blessés, corrompus par la mort d'autrui. Je parle des enfants de Duras, ces fous, cette merveille, ces gosses de moins de cinq ans, voués à l'inouï, à l'intouché. Je parle de ces enfants qu'on abandonne à l'enfance, qu'on laisse être des enfants parmi les enfants, c'est-à-dire des enfants de leur propre enfance, d'une enfance consacrée à écrire l'enfantin à tous les temps, du passé mort au futur du chemin.

L'enfant, c'est l'être radical, au plus près de ses propres racines qui sont les nôtres, mouillées au terreau de la naissance.

Pour Walter Benjamin, l'enfant, c'est *le flâneur, le collectionneur, le joueur, l'insurgé*. Ignorant la résignation, l'enfant est celui qui dit non. L'enfant est l'alliage de la droiture et de la transparence. L'enfant est le seul qui sache faire d'un paysage un pays.

Tous les enfants sont les enfants de l'enfance, avant d'être des filles ou des fils. C'est la dernière communauté sur terre ; celle des enfants de l'enfance, constituée de purs individus, sans autre origine que l'enfance, d'autant plus fermés qu'ils sont ouverts à tout. Intouchables touche-à-tout. C'est la seule communauté qui mérite d'être considérée comme telle. Quand ils se voient, les enfants se reconnaissent ; ils s'espèrent, se cherchent, se retrouvent. Ils nous excluent de leur être et de leurs plaisirs, de leurs rêves et de leur réalité, nous les adultes. Sans animosité, ni

rancœur. C'est que nous sommes au bout du chemin, nous autres, épars, atomisés, lestés par les morts compilées, agressés par les vicissitudes, ivres parfois de sophistication, encombrés d'échecs ou d'espoirs ; ces médailles au cou, nous errons, certains tout à leur tâche, d'autres livrés au désœuvrement, et nous espérons en tirer des conclusions.

Les enfants, eux, ne concluent pas ; ils sont *à la folie, à la merveille*. Où je n'irai plus jamais, sinon pour relever, à toutes fins utiles, des ruines de l'arraché, la silhouette de celui que j'ai été. Cet enfant-là, au début d'un chemin dont on s'écarte de toute urgence, balayés par le temps, rongés par le principe d'insuffisance qui est la base de chaque être.

Dans la maison où vivent encore mes parents, je revois cette photographie en noir et blanc, accrochée au mur de leur chambre, au-dessus du téléviseur qui leur tient compagnie le soir : j'ai quatre ans et je souris, des boucles brunes sur le front, collées par la sueur, j'ai dansé une partie de la nuit sur des chansons oubliées (Abba, Supertramp, Cerrone, que sais-je ?) à l'occasion du mariage de ma sœur aînée. Aux dires de mes parents, la photographie a été prise peu de temps avant que je m'écroule de fatigue dans les bras de mon père. Sur l'image, je porte un sous-pull clair sous une salopette de velours noir fendue d'une fermeture éclair : oripeaux persistants dans les grands bains de temps froissé, vêtements momifiés. Le papier Kodak a blanchi sous les neiges successives.

Au fond, je ne sais plus rien de lui : c'est un enfant de l'enfance, resté dans l'enfance, enfermé dans une photographie qui, cadrant un instant de l'enfance, la tue à chaque fois qu'on la regarde. Une photographie, c'est la mort à volonté.

Heureusement, l'avenir a appris à se déguiser en mémoire pour éclore à nouveau, savant comme un vieux druide, vierge pourtant de la connaissance du monde et des choses. La nostalgie, c'est la conscience que tous les fils, bien que coupés, sont entremêlés. Ni compassion, ni complaisance. C'est un devoir.

Ces instants où l'avenir revient sous le masque du passé sont le nid de réminiscences et d'épiphanies. Pas des souvenirs, mais un bug, une erreur de calcul. Altération des données. Présent adulte emporté par un programme fantôme, un malicieux furtif, entre spyware et rootkit. Par l'enfantin, le passé fait une promesse au présent et le présent une promesse à l'avenir. L'enfantin est le fil qui mène à tous les temps ; coupé, mais mêlé à tous les autres.

Dans son poème *Au pays de la magie*, Henri Michaux écrit : « ... l'enfant naît avec vingt-deux plis. Il s'agit de les déplier. La vie de l'homme alors est complète. Sous cette forme, il meurt. Il ne lui reste aucun pli à défaire. » Je crois que Michaux, comme tous les poètes, dit toujours plusieurs fois la vérité (on ne sait jamais) : la première fois, c'est pour lui, la deuxième fois pour lui-même, la troisième fois pour celle qu'il aime, Marie-Louise Termet, la quatrième fois pour Dieu, la cinquième fois pour l'absence de Dieu, la sixième fois pour chacun d'entre nous, la septième fois pour nous tous, la huitième fois pour personne.

L'âge adulte consiste à défaire les vingt-deux plis de l'enfance qui sont vingt-deux promesses. Si l'on se déplie bien comme il faut, alors on tient toutes ses promesses et l'on mesure enfin ce qui fait notre style, *la courbure de notre âme*, comme disait Bergson. C'est cet enfant en noir et blanc, ce grouillot des forêts, ou plutôt à partir

de lui et de la pénombre qu'il a épousée pour l'éternité, c'est à partir de sa lumière ou de son absence de lumière que l'on apprend l'enfantin et qu'on se laisse prendre par lui, souvent par accident.

Toutes les premières fois sont une douleur. Revivre est une douleur encore meilleure.

J'ai été un enfant parmi les enfants, un enfant de sa propre enfance, puis je suis mort dans une photographie. Depuis, je revis. Sans cet enfant, je n'aurais rien écrit. Sans lui, je n'écrirais plus.

Photographie noir et blanc dans la chambre des parents, au-dessus du téléviseur : pli numéro un. Ou deux. Ou sept. Ou vingt-et-un. Matrice de la mort et de la vie, de l'écoute et de l'écriture. Nid d'oiseau dans la frondaison mentale. Cui-cui. Cui-cui. Cui-cui. Déplions.

Alors quand les enfants vaquent autour de nous, quand ils plaisantent entre enfants, dans cette communauté qu'ils constituent d'instinct, à bonne distance de nous autres, adultes épris d'utile et de quantifiable, quand nous sommes tentés de leur montrer le chemin, quand nous les prions de se taire, quand nous les remettons à *leur place* en élevant la voix, quand nous les abandonnons à des écrans multicolores, quand nous les livrons volontiers à l'époque et à ses angoisses, n'oublions pas qu'en secret, tandis qu'on les ignore ou qu'on leur réclame d'obéir, ils se plient vingt-deux fois, soigneusement, pour le restant des jours.